

L'IDÉALISME ALLEMAND ET LA FRANC-MAÇONNERIE DE LESSING À HEGEL

Lorsque l'on se consacre à une étude spéciale de certains grands philosophes idéalistes allemands, et que l'on ne se contente pas de la seule explication interne de leurs oeuvres, mais que l'on accorde aussi quelque attention au milieu et aux conditions objectives dans lesquels ils ont pensé, alors on rencontre nécessairement, parmi d'autres compagnons de leur développement, la Franc-maçonnerie.

A une époque donnée, dans un pays singulier, la Franc-maçonnerie et la philosophie ont joué, chacune dans son domaine propre, un rôle exceptionnel et ont connu en même temps une sorte d'apogée. Comment le constat de cette simultanéité n'appellerait-il pas l'hypothèse d'une relation profonde? Il s'agirait ensuite de mettre cette hypothèse à l'épreuve.

Dans l'histoire de la philosophie, l'idéalisme allemand, de Lessing à Hegel, occupe une place privilégiée. On parcourt avec étonnement et admiration cette suite d'oeuvres remarquables, dont la lecture s'impose à tous ceux qui veulent s'initier à la philosophie. Les noms de leurs auteurs brillent comme des phares : Kant, Reinhold, Fichte, Schelling, Hegel - Hegel qui conclut tout ce mouvement, et dont Merleau-Ponty, qui n'était pas hégélien, a pu dire qu'à son tour "il est à l'origine de tout ce qui s'est fait de grand en philosophie depuis un siècle. ¹.

Si l'on accepte de considérer le développement de cet idéalisme allemand comme un processus unique et cohérent - perspective que Hegel lui-même a ouverte - on peut s'attacher plus spécialement et exclusivement, pour les commodités de l'étude, à mettre en évidence ses rapports avec cet autre processus contemporain qui est celui de la Franc-Maçonnerie.

Celle-ci est apparue en Allemagne en 1735, et sa période de grande prospérité se situe entre les années 1750 et 1850, qui recourent,

¹ *Sens et non-sens*, 1948, p. 125.

pour une part du moins, les années de naissance et d'envolée de l'idéalisme allemand. Lessing est né en 1729, Hegel est mort en 1831.

Lessing

Convient-il de situer Lessing dans ce "courant" de l'idéalisme allemand, alors qu'il ne paraît pas décidément idéaliste et que certains lui contesteraient volontiers le titre de philosophe, au sens technique et actuel de ce terme?

Peu de temps avant sa mort, il avait avoué à Jacobi qu'au fond il avait toujours été spinoziste, c'est-à-dire, selon les jugements sommaires de l'époque, athée et matérialiste. Malgré cette allégeance spinoziste, longtemps tenue secrète, il se montre souvent, dans ses oeuvres, idéaliste au sens obvie plutôt que technique de ce terme. Grand initiateur de *l'Aufklärung*, il propage les idées de tolérance, de bienveillance, d'espoir d'une amélioration des relations individuelles, nationales et internationales, grâce à l'expansion des "Lumières", et il place toute sa confiance dans ce qu'énonce le titre même de l'une de ses oeuvres les plus célèbres : *L'éducation du genre humain* (1780). On retrouvera ce projet éducatif, caractéristique de *l'Aufklärung* et de la Franc-maçonnerie dans l'opuscule de Kant, *Was ist Aufklärung* (1784).

Il semble difficile d'isoler Lessing du mouvement de l'idéalisme allemand, parce qu'il a exercé une influence évidente, et clairement reconnue par eux-mêmes, sur la plupart des philosophes de cette époque, et notamment sur Hegel. Et ce qui incite, conjointement à cela, à le faire intervenir dans cette problématique, c'est qu'il a été aussi un écrivain maçonnique très influent, en particulier par son ouvrage : *Ernst und Falk, Gespräche für Freimaurer* (*Ernst et Falk, Dialogues maçonniques*) dans lequel il tentait de définir une Maçonnerie idéale, libérée de toute contrainte institutionnelle ou statutaire, de tout ce que l'on condamnait alors sous le nom de "positivité" dans les églises établies: une sorte de "maçonnerie invisible" alors que d'autres rêvaient d'une "église invisible". Le combat contre la "positivité" constituera l'un des thèmes constants de l'idéalisme allemand.

En somme, Lessing noue en lui, dès le départ, les données du problème. Ou bien aucune relation significative ne peut être établie entre l'idéalisme allemand et la Franc-maçonnerie - et alors Lessing se voit exclu de cet idéalisme allemand. Ou bien cette relation existe, et alors Lessing s'intègre au mouvement, puisqu'il influence la plupart de ses acteurs successifs.

Cela se voit bien dans le cas de Hegel. L'oeuvre de Lessing, en

conformité avec la critique modérée de la religion qui caractérise à la fois l'*Aufklärung* - par opposition aux *Lumières* françaises - et la Franc-maçonnerie, visait à atténuer surtout le cléricalisme et l'orthodoxie pointilleuse et répressive. Cette orientation se retrouve chez Hegel, notamment dans sa jeunesse. Le jeune lycéen recopiait déjà des extraits de Lessing, dont on rencontre des citations dans ses tout premiers écrits. Il avait adopté, avec Hölderlin, comme une sorte de devise, le "*en kai pan*", recueilli des *Lettres* de Jacobi sur la doctrine de Spinoza : la devise de Lessing. Hölderlin prend en note la déclaration de Lessing, faite aussi à Jacobi: "Les concepts orthodoxes de la divinité ne sont plus rien pour moi. Ils ne me plaisent pas - *En kai pan!* Je ne veux rien savoir d'autre". Et Schelling qualifie Hegel de "familier de Lessing", en ajoutant : "Pour nous non plus les concepts orthodoxes de Dieu n'existent plus."².

La lecture de Lessing encouragea certainement la tendance au panthéisme qui s'exprime chez des derniers représentants éminents de l'idéalisme allemand, Schelling et Hegel, tendance manifeste aussi chez leur ami, le plus grand poète allemand, Goethe, un peu philosophe, et franc-maçon, beaucoup.

La Franc-maçonnerie allemande

La Franc-maçonnerie attirait en effet les personnalités éminentes de l'Allemagne, ceux que l'on tient rétrospectivement pour ses grands hommes. Sans être absolument secrète, surtout en Allemagne, elle restait du moins discrète. Les frères vantaient plus le secret qu'ils ne s'astreignaient vraiment à le respecter, mais ils maintenaient tout de même des plages d'obscurité, en particulier concernant le nombre et le nom des affiliés. On ne connaît sans doute que les plus importants, mais elle devait compter une foule d'adhérents dont l'identité n'a pas été conservée.

La Franc-maçonnerie connaît alors une prospérité peut-être encore plus grande que sa soeur française. Elle se manifeste plus volontiers publiquement. Son influence culturelle n'atteint toutefois pas celle des religions positives et des institutions politiques ni, bien sûr, celle des conditions économiques et sociales dont elle dépend elle-même largement. Elle n'en constitue pas moins un phénomène de société de grande ampleur que les souverains et les détenteurs du pouvoir s'efforcent de récupérer à leur profit.

L'intervention maçonnique revêt d'ailleurs une portée internatio-

² Lettre de Schelling à Hegel, 4 Février 1795.

nale. Les loges entrent en relation de pays à pays, envoient partout des émissaires, organisent des "convents" internationaux et animent, dans des formes assez confuses, ce que l'on peut appeler un "internationalisme bourgeois"³.

Paradoxalement, l'affectation de secret et de mystère éclaire quelque peu la signification de son attrait. Pourquoi adhérerait-on sérieusement, au XVIII^e siècle, à un ordre "secret", si l'on était pleinement satisfait de l'ordre public dans lequel on vit : institutions politiques, parlements, religions chrétiennes, académies, etc. Chaque frère cherche dans l'ordre maçonnique quelque chose qu'il désespère de trouver ailleurs, notamment dans la religion.

Déjà, sans doute, la possibilité pour des nobles et des roturiers, de se rencontrer dans l'ombre et d'y échanger des opinions, assez librement - ce que l'on ne pourrait faire en pleine lumière. La Franc-maçonnerie tolère une grande diversité de comportements individuels, souvent non-conformistes. Elle ne recrute certes pas que des révolutionnaires, des réformateurs ou des contestataires, mais presque tous les contestataires y trouvent accueil, à l'abri des regards malveillants. Ceux que l'on a qualifiés, parfois emphatiquement, de "Jacobins allemands" en ont fait partie, à un moment ou l'autre de leur vie : Forster, Butenschön, Rebmann, etc.

Pour justifier extérieurement leur existence, les loges affichent une pratique de la bienfaisance ou un affairement frivole. Mais leur bienfaisance ne choisit pas les mêmes bénéficiaires que ceux des églises chrétiennes, et de toute façon on ne peut croire qu'un Goethe ou un Fichte se seraient fait initier dans l'Ordre pour banqueter, faire du commerce, ou manifester quelque générosité. Certaines loges optèrent plus décidément pour la vie intellectuelle et la philosophie, à l'image des célèbres *Neuf Soeurs* parisiennes. Elles créèrent et animèrent des filiales culturelles, elles inspirèrent des journaux et des revues.

Avec le goût ou la manie du secret apparent et avec l'attachement à un rituel dénué d'importance propre, on remarque dans la Franc-maçonnerie une inclination à la séparation extérieure et à la hiérarchie intérieure. Les maçons s'isolent des autres hommes, ils s'estiment plus "éclairés", plus "responsables", plus moraux que leurs congénères. Aussi bien ne sont-ils admis que grâce à un parrainage qui les cautionne et après des "épreuves" plus ou moins significatives, (*La Flûte enchantée* de Mozart).

³ cf. J. D'Hondt. *Hegel secret*. P.U.F., 1985, pp. 29-37.

Cet élitisme s'accompagne d'un paternalisme intellectuel et social. Noblesse éclairée, bourgeoisie instruite et libérale se réunissent en elle pour exercer autant que possible une sorte de magistère, et pour répandre, à doses contrôlées, une vérité précieuse dont elles s'imaginent parfois être les seules dépositaires, et, dans leur sanctuaire fermé, les gardiennes patentées.

Cette vérité se confond pourtant, au total, avec celle de l'*Aufklärung*, parente de celle des *Lumières* en France. Dans les controverses et les combats qui se livrent à propos de l'*Aufklärung*, la Maçonnerie aide à la confrontation et à l'aiguillage des idées, elle encourage les solidarités nouvelles, elle soutient les courages, elle secourt les personnalités audacieuses lorsqu'elles sont menacées.

De cette assistance et de ce réconfort, nul n'avait plus besoin, en ce moment de l'histoire, que l'écrivain et le philosophe. Que seraient devenus les *Aufklärer* berlinois, sans la protection du maçon Frédéric II, ami aussi des penseurs français les plus hardis (Voltaire, La Mettrie). Le grand poète Schiller, acquis aux doctrines philosophiques de Kant, accepta le secours moral et surtout matériel de la maçonnerie danoise. Où donc les écrivains et les philosophes les plus novateurs (Goethe, Herder, Fichte, Hegel, Schelling, et tant d'autres) auraient-ils trouvé refuge si le Grand-duché de Saxe-Weimar n'avait pas été régi par des maçons? Ils se retrouvèrent tous à Iéna, choisis par l'Université de cette ville, dont la gloire, grâce à eux, reste impérissable. Et à Berlin, même après la mort de Frédéric II, la Franc-maçonnerie imposera encore sa grande influence, avec le chancelier Hardenberg, son avocat dans les congrès mondiaux.

Mais il faut tenir compte aussi de ses divisions idéologiques internes, qui se déploient diversement et de manière fort complexe, le temps passant. Il y a, en quelque sorte, plusieurs Maçonneries. A côté de la Franc-maçonnerie que l'on pourrait qualifier en gros de "progressiste", celle qui honore les Lumières, et de la Franc-maçonnerie subversive, celle des *Illuminés de Bavière*, persécutés par les pouvoirs, subsistaient aussi des loges d'orientation politique réactionnaire, des "illuminés" théosophiques ou mystiques, et certaines d'entre elles visaient explicitement une confirmation ou une restauration religieuse et théocratique.

Toutefois, on peut dire que, dans l'ensemble, la plupart des loges, les plus importantes, les plus efficaces et les plus célèbres, participaient d'une tendance générale libérale, prônaient plus ou moins vigoureusement l'égalité juridique, réprouvaient l'arbitraire politique, favorisaient la libre proposition et la libre discussion des idées.

L'idéalisme allemand

Peut-on considérer valablement l'idéalisme allemand classique comme un "mouvement d'opinion" accroché à un lieu et à un temps et même, par certains côtés, à une institution telle que la Franc-maçonnerie?

La plupart de nos philosophes et de nos historiens de la philosophie protesteraient actuellement avec beaucoup de vivacité contre de telles considérations, et ceci précisément parce qu'ils pensent à la manière de l'idéalisme. A leurs yeux, ce serait dégrader la philosophie que de la tenir pour un ensemble d'"opinions" et que de l'insérer, à ce titre, dans un "courant" plus ample qu'elle, et qui l'emporterait. La philosophie se donne précisément pour tâche de distinguer les "opinions" d'un côté, et la vérité de l'autre, et dans cette perspective elle n'accepte ni mélange, ni promiscuité. Contrairement aux opinions relatives et éphémères, les idées vraies sont éternelles, elles ne dépendent en aucune façon du lieu, du temps, des circonstances.

Si l'on pose le problème de leur insertion dans un "courant de pensée" historiquement qualifié, on se transporte hors de l'idéalisme lui-même, hors de la philosophie classique tout entière, et l'on désobéit à leurs exigences fondamentales et fondatrices. La philosophie se sent alors traitée comme une autre idéologie, ce que justement elle prétend ne pas être.

La mutation de point de vue, l'adoption d'une vision historique de la philosophie, revêt pour beaucoup de nos contemporains l'aspect d'une sorte de sacrilège. Le scandale, ou plus simplement le paradoxe apparent, consiste à mettre l'idéalisme en relation avec des instances empiriques et historiques, dont son principe même consiste à les mettre en question, à contester leur valeur et leur efficacité, et surtout, à nier toute dépendance à leur égard, de quelque ordre qu'elle soit.

L'idéalisme croit pouvoir effectuer cette coupure ou cette rupture radicale de la pensée avec la réalité empirique, et même avec l'histoire de la pensée réduite à une succession de simples opinions entraînées dans des courants objectivement discernables.

Les proclamations de Kant, le père de l'idéalisme allemand, ne laissent aucun doute à ce sujet. Il prétend fonder *ex nihilo* la philosophie, la seule véritable, la philosophie critique, qui ne doit rien ni au monde empirique, ni aux formations culturelles antécédentes ou simultanées, ni même aux philosophies antérieures. C'est le modèle même de cette "rupture radicale" dont un certain structuralisme a voulu restaurer récemment la validité et le prestige.

Kant déclare, sans embages : "La philosophie critique se présente comme une philosophie telle qu'aucune autre n'a existé auparavant (...). Il n'y avait pas eu de philosophie avant la philosophie critique"⁴. Ainsi réduit-il tout ce qui, avant lui, revendiquait à tort le titre de philosophie, au rang de simple opinion, figurant dans des courants d'opinion. Mais il exempté de ce destin trivial sa propre philosophie, la seule valable.

On peut, bien sûr, montrer aisément que, quoi qu'il en dise, il hérite beaucoup de ses prédécesseurs philosophes, ne serait-ce déjà que négativement, et que sa pensée dépend, du moins par quelques côtés, des conditions que lui imposait son époque. Et puis, certains de ses successeurs, et même certains de ses disciples, ont réussi à renouer, en passant en quelque sorte par dessus lui, avec ce passé qu'il croyait avoir radicalement effacé.

Nous avons donc bien affaire à une histoire de la philosophie, à un développement de pensée au cours du temps - processus ponctué certes de coupures ou ruptures relatives -, une évolution qui s'effectue dans une certaine continuité, à partir d'une origine distincte.

L'idéalisme allemand, né dans une situation historique singulière, a prospéré dans des conditions objectives données, et aussi, dès qu'il a été constitué, selon des exigences systématiques internes. Il s'est exprimé dans un langage souvent ésotérique, souvent obscur mais, grâce à des médiations de tous genres (universitaires, religieuses, politiques, artistiques, littéraires), il a étendu son influence à toute la culture d'une époque et il réussit à la prolonger même jusqu'en notre temps.

Ce courant philosophique semble se distinguer très fortement et même radicalement de la philosophie française qui lui est contemporaine, au point de rencontrer d'abord, de ce côté-ci du Rhin, une incompréhension obtuse, qui ne sera véritablement surmontée qu'au siècle suivant.

Comment les philosophes qui le faisaient naître et renaître par l'ajout d'incessantes nouveautés, n'auraient-ils pas eu l'attention éveillée par cette Franc-maçonnerie allemande, si active alors, et dans laquelle se cachaient à moitié les esprits les plus capables de les comprendre, de les approuver et, éventuellement, de les suivre? Comment la Franc-maçonnerie aurait-elle pu rester indifférente à cette extraordinaire fermentation spirituelle, à cette effervescence de l'idéalisme allemand?

Qu'est-ce que des philosophes venaient chercher dans la Maçonnerie, ou auprès d'elle? Que lui demandaient-ils? que leur donnait-elle?

⁴ *Métaphysique des moeurs*, I, *Doctrine du Droit*, trad. Philonenko, 1971, pp.80-82.

Il ne s'agit pas, pour l'essentiel, de liaisons statutaires, institutionnelles, ni même systématiquement intentionnelles, et elles ne se maintiennent pas continuellement. Elles se nouent par l'intermédiaire de personnalités maçonniques qui sont aussi philosophes, ou qui, surtout, fréquentent assidûment beaucoup de philosophes. Hegel dont on ne sait pas s'il a été effectivement affilié, connaît à Francfort un nombre très grand de maçons, et déjà son "principal", l'un des principaux chefs de la Maçonnerie allemande. Cette densité maçonnique, autour de lui, assure au philosophe des amitiés, de l'aide, une protection éventuelle que les loges accordaient généralement.

Elles vinrent, par exemple, au secours du père de Georges Forster, lorsqu'il se trouva dans la plus cruelle impécuniosité. Ainsi Frédéric-Christian, duc de Schleswig-Holstein et son ministre Schimmelmann, tous deux maçons zélés, octroyèrent-ils, à l'incitation du poète Baggesen, un important secours à Schiller, un "don d'honneur" de mille écus par an pendant trois ans.

Le poète fut ensuite accueilli par le maçon Körner, à qui il dédia sa célèbre *Ode à la joie*, un hymne écrit pour les loges, qui fut ensuite mis en musique, d'abord par le maçon Zelter, en 1793, puis par le maçon Beethoven. Il fut récemment question d'en faire le chant officiel de la Communauté européenne. On peut douter que Schiller et Beethoven eussent été enchantés de cette récupération tardive. Quand Iéna fut prise et mise à sac par les Français, en 1806, le ministre Goethe enjoignit à Znebel de donner dix écus à Hegel, complètement ruiné en l'occurrence, pour que du moins il survive,

La Maçonnerie contribuait à créer pour les littérateurs et les philosophes, dans la méfiance générale des autorités politiques et des églises, un milieu accueillant, sympathique. Ainsi cette université d'Iéna qui, en les recrutant, leur assurait l'existence, et leur offrait aussi une tribune, le moyen de faire connaître leurs idées. La Franc-maçonnerie jouait certainement un rôle dans la distribution des places de précepteurs que les jeunes intellectuels se trouvaient dans la triste nécessité non seulement d'accepter, mais même de rechercher avidement. Cela est assez clair en ce qui concerne Hegel.

Fichte et Hegel, après Iéna, furent appelés à l'Université nouvellement fondée à Berlin, alors que Hardenberg était chancelier de Prusse et l'on sait que Hegel dédicça à celui-ci sa *Philosophie du droit et de l'Etat*.

Entre temps Hegel avait aussi pu enseigner en Bavière, qui, tant que des maçons y tinrent le pouvoir, attira de nombreux intellectuels "progressistes" : Niethammer, Schelling, Jacobi, tous accusés par leurs

ennemis d'appartenir à l'Ordre des *Illuminés de Bavière*.

Kant lui-même avait publié librement ses opinions en Prusse, tant que régna Frédéric II. Mais le piètre successeur du grand roi interdit aussitôt la publication d'un article du philosophe de Königsberg. Kant ne semble pas avoir appartenu à la Franc-maçonnerie, il lui est arrivé d'exprimer de la défiance à l'égard des sociétés secrètes, mais on doit constater qu'il a publié un très grand nombre d'articles dans la *Berlinische Monatschrift* (quinze articles) la revue mensuelle de Berlin, dirigée par des *Aufklärer* qui appartenaient à la Franc-maçonnerie: aurait-il pu trouver aussi facilement une autre tribune? En tout cas, c'est elle qu'il a préférée. Un grand nombre de directeurs de Journaux (par exemple cette *Oberdeutsche Allgemeine Zeitung* de Hubner et Schelle, que Hegel lisait) et un grand nombre d'éditeurs et de libraires étaient maçons.

La Franc-maçonnerie remplissait aussi à cette époque une fonction que l'on oublie généralement de signaler: elle assurait une part de la communication nationale et internationale des idées. En dehors des églises, et à côté d'elles, elle demeura longtemps la seule association internationale. Ce rôle prend une remarquable importance si l'on se souvient que l'Allemagne était alors divisée en mille petite états, de dimensions très inégales, certains minuscules et, pour la plupart, refermés sur eux-mêmes : un éparpillement qui privait le public de rapports intellectuels concrets au delà de leurs frontières.

La Maçonnerie permettait des contacts internationaux: séjour de Mirabeau à Berlin, mission de Busche et Bode à Paris, etc.

Un exemple singulier nous instruit à ce sujet. En 1794, Frédéric-Christian de Schleswig-Holstein, confia au poète danois Baggesen la mission de parcourir l'Allemagne et les pays de langue allemande, notamment la Suisse, pour rechercher les survivances locales de *l'Illuminisme bavarois*, et reprendre contact avec les *Illuminés* dispersés et isolés par la répression.

On peut certes se demander si Baggesen n'a pas trouvé dans cette mission l'occasion d'un grand voyage "aux frais de la princesse", si l'on peut dire. Mais il s'est acquitté de la mission elle-même, rendant compte régulièrement de ses démarches à son maître. De même, en 1793, le poète Matthisson accomplit une tournée dans des conditions semblables. Celui-ci s'arrêta, entre autres étapes, au *Stift* de Tübingen, où il sympathisa chaleureusement avec les jeunes Hölderlin et Hegel, s'inscrivant - témoignage irréfutable - dans l'album de ce dernier. Bien qu'il ne reste pas trace de leurs longues conversations, ils ont bien dû se dire quelque chose et en particulier concernant la Franc-maçonnerie et les

Illuminés de Bavière qui étaient le but officiel de ces expéditions - et aussi concernant les événements de la Révolution française dont Baggesen et Matthisson se montraient alors de chauds partisans. Chaque visite permettait une information directe et confidentielle sur les diverses situations politiques locales, sur les controverses religieuses et irrégieuses, sur les nouveautés artistiques, intellectuelles philosophiques. Il est clair que ces missions eussent été vaines et absurdes s'il s'était agi d'événements et d'idées largement publiés et communément connus. Il ne pouvait être question que de faits plus ou moins dissimulés, d'actions discrètes, de doctrines clandestines ou marginales.

A cet égard, la Franc-maçonnerie progressiste et le jeune idéalisme se heurtaient, malgré leurs différences, aux mêmes adversaires, ce qui contribuait à les rapprocher. L'idéalisme allemand nous paraît maintenant très classique, très convenu, très ancien, et certains seraient même tentés de l'abandonner à l'archéologie de la pensée. Mais à l'époque il surgissait dans toute son audace, son insolence, et il créa le scandale.

Au delà de cette solidarité pratique et de cette assistance extérieure, la Franc-maçonnerie a-t-elle inspiré aux philosophes quelques uns de leurs thèmes de réflexion?

Il est difficile d'en décider. On observe dans leurs oeuvres quelques allusions explicites à l'Ordre, à ses coutumes, à ses formules. Des lecteurs perçoivent une résonance maçonnique dans l'emploi circonstancié, par Kant, du mot *Lehrling* (apprenti)⁵. On relève une communauté de sentiment et d'appréciation concernant des idées très générales : la fraternité, la tolérance, la liberté d'expression et de critique, le rôle de l'éducation dans le progrès humain, etc.

Peut-être sera-t-on sensible à un émouvant parallélisme entre la cérémonie traditionnelle d'initiation maçonnique, l'*Education du genre humain* de Lessing, les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe, la *Flûte enchantée* de Mozart et l'ascension de la conscience par étapes éprouvantes dans la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel.

Mais on ne peut imaginer que des penseurs tels que Goethe, Fichte, Reinhold aient accordé à la mythologie maçonnique, à son rituel et à sa hiérarchie un intérêt plus grand que celui qu'ils concédaient chichement à la mythologie chrétienne, au rituel et à la hiérarchie d'église: tout au plus une attention amusée.

⁵ Voir Kant. *Oeuvres philosophiques*, coll. Pléiade, 1986, tome III, p. 1486, note 2 de la page 1149.

Les idéalistes allemands ne se privèrent d'ailleurs pas de critiquer la Maçonnerie, ou du moins de marquer ses limites, particulièrement en ce qui concerne le contenu de la connaissance, de la science, de la philosophie.

Fichte, qui a été membre d'une loge de Royal-York, et dont on conserve une correspondance maçonnique, ne semble pas être resté fidèle jusqu'au bout.

Hegel, quant à lui, a contesté la spécificité et la validité de connaissances particulières qui seraient détenues en secret par la Franc-maçonnerie. Cette prétention était élevée par les loges théosophiques ou mystiques, comme les Rose-Croix. On se souvient, à ce propos, de la tentative que risqua Leibniz pour déceler, apprécier et éventuellement mettre à profit de tels secrets. On sait quelle fut sa déception.

Hegel s'intéressa tout spécialement au problème de l'articulation de la représentation (notamment religieuse), et du concept (caractéristique de l'activité philosophique). Il comprenait cette relation sous la forme de la métaphore : les images seraient les symboles des idées, qui, en conséquence, les surmonteraient absolument en valeur cognitive et spéculative. Il conteste donc sans ambages tout privilège maçonnique en ce domaine :

En certains cas particuliers on pourrait bien montrer que des symboles et autres figures de ce genre ont été employés en guise d'énigmes pour faire de leur contenu un mystère difficile à pénétrer. On pourrait supposer cette intention en ce qui concerne les symboles et les mythes de la Franc-Maçonnerie; cependant il ne faut pas à cet égard l'accuser injustement lorsqu'on est convaincu que, ne sachant rien de spécial, elle n'a par suite rien à celer. On se convaincra aisément qu'elle ne possède, n'a en réserve rien, en fait de sagesse, de science ou de connaissances particulières, rien d'une sagesse qu'on ne saurait trouver partout, si l'on considère les écrits qui en proviennent directement, ainsi que ceux que produisent ses amis et détenteurs sur une branche quelconque des sciences et des connaissances. Il ne s'y trouve rien qui dépasse la limite de la culture générale habituelle et des connaissances courantes.⁶

Des commentateurs un peu légers tireraient facilement et rapidement de ce texte la conclusion que Hegel, et d'autres philosophes qui s'expriment de la même façon, réproouvent la Franc-maçonnerie. Ils se tromperaient du tout au tout. Ce que les grands penseurs se procuraient

⁶ Hegel. *Leçons sur l'histoire de la philosophie*. "Introduction". trad. J. Gibelin. Paris: Gallimard, 1954, p. 57.

dans la Franc-maçonnerie, ou appréciaient particulièrement en elle, ce n'était pas des révélations mystérieuses, ésotériques, extraordinaires. A leurs yeux, ses mérites se situaient ailleurs.

De telles réserves, et les critiques adressées à des manies ou des travers maçonniques se trouvent sous la plume de tous les penseurs qui ont été en familiarité étroite avec la Maçonnerie. Elles ne signifient pas du tout un rejet ou une condamnation de la Franc-maçonnerie, mais un refus de l'empiètement de certaines factions sur le domaine propre de la pensée critique et de la connaissance libre. Ce sont plutôt les meilleurs des Francs-maçons, du point de vue intellectuel et moral, qui se les sont permises, et aucun frère, quelque peu avisé, n'en devait prendre ombrage. Mais naturellement, elles marquent les limites d'une conjonction partielle, au delà desquelles l'assimilation n'aurait pu s'effectuer que dans la plus grande confusion.

Sans entrer dans le détail, qui recèle bien des difficultés, on acceptera l'idée d'un parallélisme du développement des deux "courants de pensée" considérés, leur entraide extérieure évidente, leur conjonction dans quelques cas, et donc l'idée d'un certain type d'influence de la Franc-maçonnerie allemande sur le destin de l'idéalisme.

Au delà des influences

Si l'on reconnaît la présence d'une telle influence, alors il reste à expliquer pourquoi et comment elle a pu s'exercer : quelles étaient les conditions théoriques et pratiques de sa possibilité. Cela suppose une investigation préalable beaucoup plus étendue et beaucoup plus précise que les quelques essais qui ont été tentés jusqu'à présent. On ne doit pas négliger, en philosophie aussi, la recherche des influences. Il faut mettre toute son application à en déceler les traces, à en décrire le contenu, à en analyser les effets. Les résultats d'un tel travail contribuent à éclairer la situation de la philosophie en son lieu et en son temps, et ils permettent de mieux comprendre le contenu concret et les nuances différentielles des divers systèmes, leurs points de rencontre, les polémiques qui les opposent.

Il est patent que dans cette question des influences réciproques entre philosophie - au sens actuel du terme - et Franc-maçonnerie, presque tout reste encore à faire.

Pourtant, reconnaître l'intérêt de cette détection des influences, favoriser leur étude, faire fructifier les acquis, cela ne doit pas empêcher d'envisager cette problématique aussi d'un point de vue différent, Au delà des influences, en elles-mêmes déjà significatives, un autre type de

rapport peut être envisagé, à un niveau d'explication plus profond, et c'est précisément l'idéalisme allemand qui, dans ses formes ultimes, en a suggéré la présence et la prépondérance.

Hegel ouvre sur ce point des perspectives encourageantes, à partir d'une thèse philosophique fragile.

D'abord il a affirmé, en général, dans le sens de sa philosophie idéaliste, l'unité sociale, historique et culturelle de chaque époque historique distincte, unité fondée sur l'unicité de ce qu'il appelait l'"esprit du temps" (*Zeitgeist*) :

Il faut tenir fermement à cette idée qu'il n'existe qu'un seul esprit, un seul principe qui s'exprime dans l'état politique comme il se manifeste dans la religion, l'art, la moralité, les mœurs sociales, le commerce et l'industrie, en sorte que ces diverses formes ne se trouvent être que les branches d'un seul tronc. C'est là l'idée principale. L'Esprit est un, c'est l'esprit substantiel d'une période, d'un peuple, d'un temps, mais qui se forme de multiples façons¹⁷.

Même sans rester entièrement fidèle au système hégélien, on peut retenir quelque chose de cette vue unitaire de toute période historique. Elle ne conduit pas à nier la spécificité et l'efficacité de chaque forme ou institution spéciale, mais bien à les relativiser. La Franc-maçonnerie, comme toute autre organisation religieuse, politique ou culturelle peut exercer une influence qui lui est propre, mais au sein d'un monde historique déterminé, dans les conditions que celui-ci lui impose, dans les termes d'une problématique temporellement définie, dans les limites d'une "épistémie" commune, comme on préférerait dire maintenant.

Certes la culture d'une époque ne se présente pas comme entièrement homogène. Au contraire : des tendances, des courants, différents, parfois contraires les uns aux autres, la parcourent en tous sens. Même la Franc-maçonnerie ne constitue pas un bloc monolithique, ni l'idéalisme allemand dont les principaux représentants entrent dans des controverses violentes et s'invectivent mutuellement. Mais dans leurs contradictions mêmes, ces diverses instances gardent quelque chose de commun : elles s'accordent ou se querellent sur les mêmes sujets. Quand l'un dit oui, l'autre dit non, mais c'est en réponse à la même question, dont le contenu idéal est identique, quelque attitude que l'on adopte à son égard. Les choses sont vues sous la même lumière, dira Hegel; elles

¹⁷ *Ibid.*, p. 134.

prennent une même coloration, dira Marx. Préférerons-nous une autre image : elles offrent un même air de famille?

Les institutions, les croyances, les doctrines, les structures diverses d'une période historique caractéristique sont donc comme les efflorescences variées issues d'une même racine, ou d'un même rizhome. Elles apparaissent d'abord comme complètement étrangères, et l'on ne soupçonne pas d'emblée un lien entre elles : quoi de commun, à première vue, entre l'idéalisme allemand et la Franc-maçonnerie?

Hegel suggère que toute cette diversité déroutante repose en réalité sur une base commune, invisible d'abord, mais dont la révélation suscite tout l'intérêt philosophique. Il suppose une profonde identité d'origine entre des réalités objectives, observables, beaucoup plus éloignées les unes des autres que la Franc-maçonnerie et la philosophie allemande, réunies déjà par une même nationalité et précisément contemporaines. Il l'étend à des phénomènes de plus grande ampleur, et apparemment beaucoup plus disparates. Si elle est reconnue là où il la décèle, alors elle vaut *a fortiori* pour des phénomènes plus modestes, et subordonnés.

C'est à la Révolution française d'un côté et à l'idéalisme allemand, de l'autre, qu'il assigne cette profonde origine commune: l'esprit du temps, l'esprit des temps nouveaux. Entendons ces paroles étonnantes:

Philosophies kantienne, Fichtéenne et schellingienne. Dans ces philosophies s'est exprimée dans la forme de la pensée la révolution à laquelle l'esprit est parvenu ces derniers temps en Allemagne; dans leur succession nous avons le cours que le penser a pris. A cette grande époque de l'histoire mondiale, (...) seuls deux peuples ont participé le peuple allemand et le peuple français, si opposés soient-ils, ou précisément parce qu'ils sont opposés... En Allemagne, ce principe a fait irruption en tant que pensée, esprit, concept; en France, c'est dans la réalité effective qu'il a fait irruption ⁸.

Dans l'un des modèles apparemment les moins favorables, Hegel découvre la communauté d'origine et finalement de signification, des phénomènes objectifs et subjectifs les plus éloignés les uns des autres et relevant d'ordres de réalité les plus hétérogènes. Il élabore ainsi une théorie générale de la correspondance, terme à terme, des divers niveaux de réalité : une correspondance du philosophique, du politique, de l'esthétique, du religieux, du social. Non seulement il autorise ainsi la

⁸ Hegel. *Leçons sur l'histoire de la philosophie*. Trad. par P. Garniron. Paris: 1991, tome VII, p. 1827.

possibilité de la transposition d'une expression ancienne de la philosophie ou de la littérature dans une forme nouvelle de lecture - une herméneutique, au sens actuel de ce terme - mais, audacieusement, il suggère la possibilité d'une traduction du philosophique dans le politique, ou le social, ou l'artistique, car tous ces phénomènes ne sont, en fin de compte, que les expressions diverses, en des ordres d'être qualitativement distincts, d'une même base (c'est le mot qu'il emploie); et, sous son regard idéaliste, cette base ne saurait être que spirituelle.

Alors, si l'on adopte une telle vision du monde, certes hypothétique, tout se passe comme si dans les frontières indécises de l'Allemagne de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, la philosophie et la Franc-maçonnerie, parallèlement à toute une série d'autres institutions et courants de pensée, en correspondance entre elles et avec eux, avaient rempli chacune à sa façon, une sorte de fonction : accomplir humainement les exigences spirituelles originales de l'époque.

Pourquoi celles-ci différaient-elles de celle du XVII^e siècle, ou, encore davantage, de l'Antiquité grecque? Pourquoi les hommes sentent-ils, désirent-ils, pensent-ils, agissent-ils désormais autrement? Les Lumières, la Franc-maçonnerie, l'Idéalisme répondent d'abord de manière semblable à de telles questions : l'esprit humain découvre soudain la vérité et répudie les vieilles erreurs; l'intelligence déjoue enfin les impostures traditionnelles; la lumière dissipe les ténèbres, comme en un éclair; la raison, en s'éveillant, conjure les démons de la nuit. C'est comme une révélation rationnelle !

Piètre explication! Elle accuse le genre humain de n'avoir compté tout au long des millénaires, que des menteurs et des imbéciles, y compris les philosophes et les savants. Toujours les hommes auraient été, jusqu'au XVIII^e siècle exclu, des trompeurs ou des trompés, et d'ailleurs souvent les deux à la fois : *betrogene Betrüger*, comme dit Lessing.

A la fin de son évolution, l'idéalisme allemand se tourne vers un autre type d'explication, qui prépare sa propre perte : l'esprit, dans son développement intrinsèque, à partir de sa constitution initiale, passe par des étapes successives, contradictoires entre elles, mais de valeur égale, et qui s'engendrent les unes les autres. Toutes nécessaires, incontournables (comme on dirait maintenant) elles conduisent chaque fois à une conscience actuelle; vérité et erreur, bien et mal se trouvent ainsi relativisés. Ce qui était sagesse devient un jour folie; ce qui était folie apparaît à son tour comme la sagesse dernière. Pour Hegel, tous ces renversements spectaculaires, tout ce grand drame de l'histoire humaine se ramènent finalement à la vie intérieure de l'esprit absolu et à la

dialectique intime qui l'anime.

Inspirés que nous sommes maintenant par de nouveaux modes de rationalité, nous nous détournons de cette conception hégélienne du monde. Non sans hésitation, nous croyons détecter une autre base, différente de celle que Hegel identifiait. Même si nous pressentons les lacunes et les faiblesses de notre compréhension des êtres et des choses, nous ne nous contentons plus de ce que le XVIII^e siècle nous a apporté. Mais nous savons bien que sans lui nous ne serions pas devenus ce que nous sommes. Et c'est avec une averse curiosité, mais aussi avec émotion, que derrière la clarté flatteuse des Lumières, au delà du secret que cultivaient les Maçons, sous l'hermétisme des idéalistes allemands, nous tentons de saisir ce qui malgré tout restait pour eux mystérieux et qui demeure à nos yeux une sorte de prodige : cette inconsciente harmonie de leurs projets, de leur pensée et de leur action.

JACQUES D'HONDT